La MEP expose Samuel Fosso, l'homme aux mille visages

5 minutes à lire Article réservé aux abonnés

Frédérique Chapuis

Publié le 03/11/21

Il s’est représenté en Angela Davis, Malcom X, le pape ou Mao… La Maison européenne de la photographie rend hommage à Samuel Fosso, photographe qui, depuis des décennies, se met en scène dans des autoportraits d’une folle liberté.

Il n’a pas encore 60 ans, mais déjà un demi-siècle de vie d’artiste derrière lui. Une incroyable créativité que rappelle l’ensemble d’autoportraits exposé pour quatre mois, dès la semaine prochaine, à la Maison européenne de la photographie.

Camerounais par son père et Nigérian par sa mère, Samuel Fosso naît à Kumba en 1962, au Cameroun. Aucune fée ne semble s’être penchée sur son berceau : enfant, il souffre d’une maladie qui le paralyse. Son père s’en désintéresse. Sa mère le fait soigner par son grand-père, guérisseur et chef d’un village. Mais en 1967 la guerre du Biafra éclate et la famille, de l’ethnie ibo, vivant dans le sud du Biafra, connaît une période effroyable de violence et de privations. Sa mère meurt. En 1971, un an après la fin du conflit, son grand-père décède à son tour. L’avenir du gamin en est bouleversé : il ne sera ni chef de village ni guérisseur. Un destin contrarié qu’il raconte dans la série « Le Rêve de mon grand-père » *(2003)*.

La grand-mère espère pour lui une vie meilleure et le confie à un oncle, qui le prend comme arpette dans son atelier de fabrication de chaussures à Bangui, en Centrafrique. Mais l'enfant est plus attiré par l'activité du studio photo d'un Nigérian installé à côté du marché, dont il devient l'apprenti. Le petit gars acquiert les techniques de la prise de vue et du développement. Chaperonné par son oncle, il ouvre à 13 ans son propre studio, qu'il baptise Studio Photo National en référence à l'indépendance du pays : *« À la fin de la journée, il restait souvent une ou deux poses dans la bobine ; voilà comment je me suis mis à me prendre en photo pour envoyer des nouvelles à ma grand-mère restée au Nigeria, sans savoir ce que signifiait l'autoportrait. »*

Roi de la métamorphose

Toutefois, son ambition n'est pas d'être artiste, mais styliste. Il aime la mode. Les tenues qu'il découvre dans les revues américaines apportées à Bangui par les ONG l'inspirent. Alors, il se fait coudre par le tailleur des pantalons à pattes d'éléphant et une flopée de chemises cintrées, qu'il porte boutonnées ou ouvertes sur son torse glabre. Lunettes de soleil et casquettes sont les accessoires qu'il utilise pour ses poses étudiées. Accrochés en devanture de son atelier, ces clichés lui font une sacrée publicité. En venant au studio, le client rêve de ressembler aux photos que Fosso prend de lui-même. *« Au début, c'est commercial. Mon corps est un support. »*

Bientôt, le jeune dandy joue avec la notion d'identité, découpe une photo de couple et y met la tête de la femme à la place de celle de l'homme et vice-versa, ou dédouble un personnage sur le même tirage. Son style inventif fait un carton. En 1994, Bernard Descamps, photographe et commissaire des premières Rencontres africaines de la photographie de Bamako, découvre son travail et l'expose. Succès immédiat. Trois ans plus tard, les magasins Tati, à Paris, lui proposent, ainsi qu'aux Maliens Malick Sidibé et Seydou Keïta, de monter un studio photo improvisé boulevard de Rochechouart.

"Si je représente Mao, quoi qu'il arrive, Mao reste Mao, même en slip."

Jouer l'opérateur photographe ne l'intéresse pas, mais se mettre lui-même en scène, si ! Toute la boutique est à sa disposition. Il se métamorphose, devenant tour à tour Le Golfeur, Le Pirate, Le Chef (qui a vendu l'Afrique aux colons), ou encore La Femme américaine libérée des années 70 . Aux allusions imbéciles qui circulent, Samuel Fosso répond : *« On a parlé d'homosexualité, dit que j'étais déguisé ou travesti. Or, quand une femme porte un pantalon, on ne dit pas qu'elle est déguisée ! Si je dois interpréter une femme, je dois être comme une femme. »*

Samuel Fosso a trouvé sa voie. Avec l'autoportrait, il passe du « je » au « il ». Dans les séries à venir, l'artiste et le sujet vont fusionner : « Mémoire d'un ami », « African Spirits », « L'Empereur d'Afrique », « Black Pope », etc. *« Si je représente Mao, quoi qu'il arrive, Mao reste Mao, même en slip. Quand je porte ses attributs, c'est un peu lui et un peu moi. La photo donne à regarder plusieurs choses. »* Son visage se pare d'une multitude de masques. Et la photo lui sert à rendre hommage à ceux qui ont permis sa liberté. À côté des icônes des indépendances, comme le Congolais Patrice Lumumba, l'Éthiopien Hailé Sélassié, le Sud-Africain Nelson Mandela, il réalise ses autoportraits en activistes américains des droits civiques tels que Malcolm X, Martin Luther King, Muhammad Ali, Angela Davis. Mais il montre aussi qu'un Africain peut être un banal homme d'affaires, un rocker, un marin, un pape…

Dernièrement, la série « Sixsixsix », composée de 666 autoportraits simplement resserrés sur son visage, pris chaque jour pendant quatre semaines au Polaroid, offre un autre reflet de lui-même, plus intime, plus grave. Tirés au format 20 × 25, ils consignent d'imperceptibles émotions. *« 666 est le chiffre du diable, mais pour moi c'est aussi celui de la chance . J'ai survécu à la maladie, à la guerre, aux deuils, à la destruction du studio à Bangui et de toutes mes archives pendant la guerre civile de 2013-2014. Dieu était chaque fois avec moi. »* Derrière son sourire, une pointe de moquerie triste brille dans le regard de ce père de quatre garçons qui se vit comme un survivant et un éternel nomade… sédentaire le temps de son exposition parisienne : *« C'est un bonheur d'avoir la MEP comme maison pour passer l'hiver. »* confie-t-il.

À voir

« Samuel Fosso ». Du 10 novembre au 13 mars 2022. Mer. et ven. 11h-20h, jeu. 11h-22h, sam. et dim. 10h-20h. Maison européenne de la photographie, 5-7, rue de Fourcy, Paris 4e, 6-10 €.

La version française du livre *Autoportrait,* première (et superbe) monographie de Samuel Fosso, paraît chez Steidl en collaboration avec la MEP.